

LES EUDISTES ET LA FORMATION  
DANS LE VENEZUELA D'AUJOURD'HUI

par le P.Ramon Rivas cjm

Lorsque en 1924, les Eudistes de Colombie ont commencé les fondations du Venezuela, c'était pour y former des prêtres, dans les petits, puis dans les grands séminaires: petit séminaire de San Cristobal en 1924; de Maracaïbo en 1925; de Mérida en 1926; juvénat de la Grita en 1934; grand séminaire de San Cristobal en 1950, séminaire de philosophie à Mérida en 1952, petit et grand Séminaires de Caracas en 1954...

En 1957 est créée la Vice-Province, mais bientôt commence un retrait: les Eudistes quittent le séminaire de philosophie de Mérida en 1959 et ferment la Grita en 1965. Ils quittent en 1967 la direction des Séminaires de San Cristobal et en 1969, celle de Maracaïbo; en 1971, c'est le départ de Mérida et en 1972, du grand Séminaire de Caracas, repris en charge, temporairement, jusqu'en 1975.

Revenus au Grand Séminaire de Mérida en 1979, les Eudistes n'ont plus en charge aujourd'hui que le Grand et le Petit Séminaires de cette ville, et quelques engagements individuels. Ils sont engagés ailleurs, en paroisses, en missions... Et pourtant le Venezuela d'aujourd'hui compte près de dix grands séminaires.

Dans un article lucide et courageux, le P. Ramon Rivas analyse la situation actuelle et se demande comment la petite province eudiste peut continuer à tenir sa place dans la formation de "bons ouvriers de l'Évangile".

Présenter les expériences et les projets des Eudistes dans le domaine de la formation des "bons ouvriers de l'Évangile", ce n'est pas écrire un article de théorie, mais décrire une réalité et ce que pourrait être un certain "style eudiste" de formation, une façon valable de vivre aujourd'hui notre charisme. Peut-être cela vaut-il seulement pour le Venezuela. Mais, même dans ce cas, je pense qu'il y a profit à partager entre frères notre héritage commun.

APRÈS LA "GRANDE TRIBULATION".

"Qui sont-ils et d'où viennent-ils ?"... Il n'est pas exagéré de dire que tous les Eudistes du Venezuela ont été modelés par le travail des séminaires, au moins ceux qui ont doublé le cap de la cinquantaine, c'est à dire la majorité.

Nous sommes entrés dans la Congrégation parce que nous sentions l'urgence de former de "bons ouvriers" dans la ligne de saint Jean Eudes. Tous, plus ou moins, nous avons fait nos premiers pas sur ce chantier des séminaires, dur et exigeant. Nous y avons trouvé notre raison de vivre et notre joie, au milieu des classes et des surveillances, avec les ouvertures missionnaires des temps de vacance. Nous savions que nous faisons quelque chose de nécessaire et de valable. Nous ne nous demandions pas s'il pouvait y avoir d'autres routes; nous croyions que les Eudistes étaient faits pour cela, et pour cela seulement, et l'ouverture d'autres champs d'apostolat passait toujours après le

travail des séminaires.

Époque passionnante, dont les noms évocateurs: San Cristobal, Mérida, Maracaibo, la Grita, Caracas, Calabozo, Barquisimeto, Valencia, ont jalonné l'histoire eudiste jusqu'à Vatican II. Et pourtant sur cette "terre de grâce" - ainsi la baptisa Christophe Colomb qui aborda le Venezuela en 1498 - est survenue une crise déchainée par le Concile: crise de santé et de croissance, certes, mais dramatique, souvent confuse, et qui a mis par terre le vieil édifice. Le clergé est entré dans une étape de doute profond, avec une tendance à considérer le presbytérat comme inutile et dépassé... Beaucoup ont quitté, d'autres se sont abandonnés à un découragement qui ne donnait certainement pas le meilleur témoignage de vie. Dans une telle ambiance de doute et de confusion, les séminaires et les maisons de formation étaient des cibles faciles.

Certes le problème était universel; mais nous, eudistes du Venezuela, il nous toucha d'autant plus que nous étions habitués à lire notre vocation dans le service des séminaires et à identifier charisme et oeuvre. Et nous nous sommes retrouvés sans charisme et sans oeuvres, ou plutôt sans charisme défini et sans terrain où pouvoir le réaliser. Beaucoup se demandaient: "Ce que nous faisons est-il justifié? Avons-nous raison d'être eudistes?" Comme les disciples d'Emmaüs qui se disaient: "Nous espérons...mais..." Tout cela a amené un sérieux découragement et presque une débandade. Certains sont rentrés dans leur province d'origine où la diversité des oeuvres semblait mieux garantir la survie. D'autres ont cherché refuge dans le clergé diocésain, quelques uns ont abandonné la vigne, et ceux qui restaient se sont lancés dans un éventail incroyable d'engagements individuels.. La crise était donc pour nous spécialement rude; l'avenir semblait bouché, et les rares vocations ne persévéraient pas. Certains ont pensé que les jours de la province eudiste étaient comptés. Était arrivée la "grande tribulation" (Ap 7,14).

C'est alors que le Seigneur nous a rejoints sur le chemin pour nous apprendre "à écouter ce qu'avaient annoncé les prophètes"...

Notre chemin d'Emmaüs a connu, comme celui de toute l'Église latino-américaine, deux étapes historiques: Medellin et Puebla.

À partir de là, la vie religieuse du continent qui éprouvait la même crise, est entrée dans une phase de conscientisation, de rencontre nouvelle avec le Ressuscité, d'ouverture courageuse à l'Esprit, qui lui a permis de mieux définir son identité et ses exigences. Le Venezuela, lui aussi, bien qu'avec un certain retard, a vécu cette expérience pascale, et les eudistes y ont été très présents.

Il ne faut donc pas s'étonner si notre Congrégation a été une des premières à prendre la route du retour " pour raconter ce qui nous était arrivé en chemin et comment nous l'avions reconnu à la fraction du pain", ce pain qui se partage avec les petits.

Grâce au courage de quelques frères qui n'ont jamais cédé à la tentation d'oublier le "corde magno et animo volenti", la "petite Province" diminuée et meurtrie a redécouvert que sa raison d'être est d'annoncer la Pâque, de servir la Vie Nouvelle de Jésus, lire et vivre notre charisme à partir de Lui, et qu'il nous faut, pour être fidèles, renoncer à agir à notre façon, et à chercher des vains triomphes. Et peu à peu elle a retrouvé son tonus, réduite mais vaillante.

En ces jours-là, le P.Hébert, supérieur général, nous visitait et soulignait notre dynamisme inespéré mais aussi notre évidente fragilité et la précarité de nos oeuvres. Une fois de plus était évidente la caractéristique du Royaume: l'action de Dieu de réalise toujours dans la pauvreté. Et les Eudistes de la province pouvaient redire avec Jean Eudes: "Nihil sumus, nihil possumus..." Nous essayions de mettre toutes nos pauvres ressources au service de la Cause du Christ. Il s'agissait de relever "la demeure de l'Agneau". L'option pour les pauvres et la passion du Royaume nous avait touchés. Mais il était normal que sans perdre de vue cette perspective générale de toute la vie religieuse en Amérique latine, les eudistes retrouvent ce qui est leur toute première vocation, la formation des ouvriers de l'Évangile. Tout en insistant davantage sur ce qui fut la première option de Jean Eudes, la mission, il s'agissait d'accentuer le service dans les rares séminaires qui restaient, et de multiplier les initiatives de créativité apostolique pour offrir divers types d'aide au prêtre. On n'obtiendrait pas toujours des résultats visibles, mais c'était une question de fidélité au charisme... Et alors, oui, le Seigneur s'est mis à nous répondre; le signe en fut la façon dont de nombreux jeunes se sentirent interpellés de nouveau par notre charisme: "La Mision" naquit.

En même temps le cadre de la réalité sociale et ecclésiale vénézuélienne avait commencé à changer. D'une part la crise économique qui affligeait le pays limitait les possibilités humaines, mais d'autre part, de nombreux indices annonçaient un réveil de la foi dans le peuple, non certes avec le caractère massif d'avant, mais avec une conviction et un engagement plus fermes: pullulement de groupes, de mouvements, d'associations de croyants en recherche d'une expérience de Dieu, augmentation des séminaires, attrait des jeunes pour la vie communautaire, réveil du laïcat. Un phénomène ambigü, peut-être, mais l'Esprit agitait les eaux... La province sut interpréter ce signe et en dégager un projet pastoral, peut-être trop ambitieux mais pénétré d'espérance et d'utopie évangélique.

Cette croissance spirituelle ne s'est pas arrêtée. Dernièrement toutefois, des causes extérieures pénibles et aussi notre précarité en ressources humaines nous ont mis dans une situation angoissante; ainsi, aujourd'hui, nous n'avons plus de responsabilité qu'au séminaire de Mérida, et nos services aux prêtres ont diminué sérieusement. Cette situation peut être lue dans l'anxiété ou dans la foi.

Dans le premier cas, il faudrait conclure que les eudistes ont échoué, qu'il faut laisser tomber les séminaires et que nos jours sont comptés à moins de trouver des solutions d'urgence pour proposer d'autres moyens de formation. Cela nous amènerait tôt ou tard de nouvelles frustrations, car il est douteux que les évêques nous confient de nouveau des séminaires comme autrefois, et s'ils le faisaient, nous n'aurions pas de personnel pour répondre à leur demande.

Mais ne pourrions-nous affirmer, tout triomphalisme mis à part que ce fait révèle aussi l'efficacité de notre ministère passé? S'il existe aujourd'hui des prêtres capables de diriger les séminaires, n'est-ce pas dû largement à la formation que nous leur avons donnée, puisque l'immense majorité a reçu l'influence des eudistes? Loin d'être un échec, cela ne prouve-t-il pas malgré les déficiences et les erreurs, la valeur de la parole: "À leur fruit vous les reconnaitrez..."?

Mais il y a plus: la situation actuelle peut signifier que, sans nous demander d'abandonner les séminaires dans les églises qui continuent à avoir des besoins réels,

Dieu nous appelle aussi sur d'autres terrains, ceux de "la rénovation de la foi dans le peuple chrétien", et qu'Il nous demande d'assumer avec disponibilité la réalité vénézuelienne, de lire avec discernement les signes du temps, et d'en tirer les conséquences avec générosité. Disponibilité, discernement, générosité dessinent l'avenir de la Congrégation au Venezuela.

"ET IL LES MENERA AUX SOURCES DE LA VIE"...

Interpréter les "signes des temps" en revenant aux sources de notre expérience eudiste, cela nous oblige à partir des circonstances ecclésiales du moment; si nous sommes au service du "Dieu de la vie", nous devons nous laisser conduire aux sources de cette Vie par les signes de l'Esprit. Et, dans le Venezuela d'aujourd'hui, il existe des signes évidents de cette présence et

de cette action qui interpellent la conscience eudiste: ainsi, le réveil du laïcat pour la mission de l'Évangile, les lacunes de la formation à la vie religieuse, et la nécessité impérieuse de communautés chrétiennes vivantes: tout cela demande de la "formation", tout cela appelle notre service.

Nous savons pourquoi saint Jean Eudes a fondé des séminaires; son travail missionnaire l'avait amené à constater que l'évangélisation ne pouvait tenir s'il n'y avait pas de pasteurs; les séminaires n'étaient pas pour lui un but, un absolu, mais seulement un moyen au service de l'Évangile. En ces temps là, pasteur ou évangéliste étaient synonymes de prêtre; le "ministère" était réservé au clergé, même s'il en avait été autrement dans les premiers siècles de l'Église. On pensait que ni les religieuses, ni surtout les laïcs, ne pouvaient remplir cette mission. Dans l'ecclésiologie d'alors, pour Jean Eudes comme pour les grands apôtres de son temps, l'évangélisation était l'affaire des prêtres; leur formation seule pouvait garantir l'efficacité des missions; il fallait donner priorité aux séminaires.

Vatican II a rendu à l'ecclésiologie ses racines bibliques: une théologie du Peuple de Dieu, une vision de l'Église comme communion, la hantise de l'évangélisation comme défi de tous les baptisés, ont ouvert de nouvelles perspectives. Aujourd'hui nous comprenons mieux que la mission d'évangélisation appartient à tous les croyants, que les laïcs sont eux aussi appelés à se lancer dans la mission, que nous, prêtres, nous avons à partager cette responsabilité avec eux, et que nos institutions doivent les aider à réaliser leur vocation missionnaire. Il ne s'agit pas d'un expédient pour remédier à la diminution des vocations sacerdotales ou religieuses, mais de la conviction que l'annonce de Jésus Christ exige la mise en oeuvre de tous les charismes de l'Église; l'absence du laïc et du religieux entraînent un regrettable appauvrissement de la mission. Mais pour assumer leur rôle missionnaire, les laïcs ont besoin d'une formation qui leur a manqué jusqu'ici.

Au Venezuela, l'urgence est des plus pressantes: à vue humaine, l'avenir de la foi est compromis. L'augmentation de l'incroyance, les effets de la société de consommation, les premiers remous de la postmodernité, la prolifération des cultes exotiques et aberrants, l'invasion des sectes fondamentalistes, fanatiques, largement financées, etc, s'ajoutent à la carence pastorale et au petit nombre des agents de pastorale. Il n'y a qu'environ deux mille prêtres et trois mille religieuses pour 28 diocèses et vingt millions de chrétiens, avec l'aide d'un millier à peine de catéchistes laïcs souvent peu capables.

Il existe un diocèse dont le clergé est réduit à l'évêque et 3 ou 4 prêtres, avec deux ou trois petites communautés religieuses saturées de travail, réalité lamentable et qui pourrait se multiplier!

Ces prêtres peu nombreux sont souvent médiocrement formés, âgés, en majorité étrangers et éloignés de notre culture, souvent épuisés par le climat ou la surcharge de travail... Il est certain que les vocations ont augmenté depuis quelque temps, mais insuffisamment. Chaque année sont ordonnés en moyenne dix prêtres, diocésains et religieux, alors qu'il en disparaît quarante par la mort, la maladie, l'abandon, le retour à leur pays d'origine. etc.

Il s'agit d'ailleurs d'identité chrétienne, et même si nous avons assez de prêtres, il faudrait former des agents de pastorale laïcs, indépendamment des urgences.. Mais ce manque de ressources et la nécessité de faire surgir d'authentiques communautés chrétiennes sont un signe des temps, un appel de tout le peuple de Dieu à retrouver sa vocation baptismale. Dieu nous demande d'interpréter cette "parole-signé" et d'y répondre.

De fait, nous faisons déjà quelque chose dans le domaine de la formation des religieux et religieuses: notre présence à l'ITE (Institut de théologie des religieux), au CER (Centre d'études pour les Religieuses), au SECORVE (Secrétariat de la Conférence des Religieux du Venezuela) et à l'AVEC (Association vénézuélienne de l'Éducation Catholique), et dans la prédication de retraites, a été efficace. Ce qui est curieux, c'est qu'on nous demande peu pour les retraites de prêtres et pour les séminaires et, en revanche, très souvent pour la formation des religieux et religieuses, même si trop souvent nous devons refuser.

Mais d'où vient cette présence trop timide dans le monde du laïcat et des communautés chrétiennes; en dehors des expériences citées en matière de missions, il n'y a pas eu d'engagement structuré de la province dans aucun des domaines de la formation. Nos laïcs prennent conscience chaque jour davantage de leurs devoirs et de leurs droits comme chrétiens; ils veulent s'engager dans les tâches pastorales, mais ils sont très conscients de leur formation déficiente. Ils supplient qu'on les aide et qu'on les forme. J'ai pu le constater personnellement surtout grâce à mon expérience dans l'École de Formation de l'AVEC à laquelle je me suis donné ces derniers temps.

#### UNE EXPÉRIENCE.

L'AVEC (Association vénézuélienne d'éducation catholique) groupe toutes les institutions (environ un millier) qui appartiennent au secteur de l'éducation catholique au Venezuela. Son but est de garantir que les institutions ainsi associées suivent la ligne conciliaire et relèvent les défis posés à l'Église à Medellin et à Puebla, ce qui n'est pas facile. D'une part, beaucoup de religieux et religieuses qui travaillent dans ces institutions, débordés de responsabilités et écrasés de fatigue, baissent la garde et négligent leur mission propre qui est le témoignage du Royaume; d'autre part, les laïcs, plus nombreux, qui collaborent à ces tâches, avec les meilleures intentions et une excellente compétence professionnelle, manquent de la formation chrétienne élémentaire pour pouvoir être vraiment des témoins éclairés de l'Évangile. D'où l'idée de créer une École de Formation pour apporter à tous une éducation permanente.

Le projet a pu se concrétiser, voici trois ans, dans une première équipe formée de quatre religieux prêtés généreusement par leur congrégation.. Ainsi trois religieuses, une éducatrice laïque et moi, nous avons mis en route un projet en improvisant ce qui pouvait répondre aux besoins: séminaires, ateliers, "cursillos", retraites, rencontres... L'assistance était assez nombreuse mais nous nous rendions compte que cette formation trop ponctuelle n'avait pas de chance de se développer. De plus on nous demandait avec insistance des cours de formation à l'évangélisation plus consistants. Nous avons organisé alors un premier cours à distance pour catéchistes: guides d'étude, textes d'appui, audiocassettes, travaux dirigés, etc. Environ 1500 laïcs (éducateurs, catéchistes, pères de famille...), des religieuses et quelques prêtres l'ont commencé.

Puis dans la même dynamique s'est lancé un Plan de formation d'agents de pastorale, plus ambitieux, avec un programme de quatre ans, pour apporter une formation aux laïcs en théologie fondamentale. Nous commençons, en mars 90, par un cours d'ecclésiologie destiné à promouvoir des communautés vivantes afin de réaliser une Église qui soit "communauté de communautés évangélisatrices".. La méthode est simple: chaque participant reçoit un colis-formation qui comprend des guides d'étude adaptés à l'enseignement à distance, théoriques et pratiques, accompagnés chacun d'audiocassettes portant des causeries, des méditations, des suggestions de prière, des chants, etc. La participation se fait en groupe. Nous avons ainsi plus de deux cents groupes dans tout le pays, avec environ deux mille participants. Périodiquement un membre de l'équipe les visite pour répondre aux questions, expliquer les éléments difficiles. Tout cela est complété, chaque semestre, par des réunions-ateliers sur les thèmes les plus importants. Nous avons pu éprouver combien ce travail exigeant élève les participants à des niveaux de foi personnalisée et d'engagement que nous n'osions imaginer. Cela nous a encouragés à lancer un troisième projet adressé aux pères de famille, -"l'École des parents" - qui vient de commencer.

Comme directeur de l'EFAVEC, j'ai à parcourir le pays pour animer les réunions-ateliers; un déplacement permanent, épuisant mais passionnant, qui est pour moi la version moderne des missions itinérantes dans le pur style eudiste. De janvier 1989 à juillet 1990 j'ai pu réaliser, dans une trentaine de villes et douze congrégations religieuses, environ deux cents ateliers, cursillos, retraites, etc, avec plus de 3000 participants (enseignants, catéchistes, agents de pastorale, membres de communauté chrétiennes, religieux, religieuses, prêtres, etc). J'ai pu mesurer la soif de Dieu de notre peuple, son désir de formation, sa générosité, et aussi ses graves carences au niveau de la foi. Leur cri est toujours: "Aidez-nous à nous former". Et cet appel ne vient pas seulement d'institutions ou de personnes proches de l'optique chrétienne. Un exemple: l'évêque de Las Teques, diocèse proche de Caracas, devant le manque cruel de catéchistes, a décidé d'appeler les maîtres des écoles d'État, "laïques", non confessionnelles, à devenir les catéchistes de leurs propre élèves, et il nous a demandé de leur proposer un atelier d'initiation. Nous pensions qu'ils ne seraient qu'un petit nombre. Surprise "majuscule"! Ils étaient plus de quatre cents, éducateurs, directeurs d'établissements, inspecteurs. On n'avait jamais vu cela au Venezuela.

Mais là se trouve précisément le plus grand problème. Ces gens qui découvrent les exigences de la foi veulent continuer à se former. Une rencontre sporadique ne suffit pas, il faut une démarche de formation permanente. Et comment y répondre? Car, en plus

de l'animation des cours, et ateliers, il faut rédiger dessiner, copier, reproduire les cours, les guides, les livres, enregistrer et reproduire les cassettes, distribuer le tout, suivre les plans... sans parler du temps, des distances, du manque de ressources économiques. Matériellement le travail est épuisant et quatre personnes, c'est bien peu. Nous craignons que la surcharge de travail ne nous empêche de bien réaliser projet, et que certains se découragent. Nous nous sentons parfois débordés; ainsi l'évêque de Puerto Ayacucho, un diocèse du delta de l'Orénoque à majorité indigène, nous demande de prendre en charge la formation intégrale, sur plusieurs années, de ses catéchistes et enseignants. Impossible! Il nous faudrait beaucoup d'aide et il n'y a personne, car les religieux sont trop rares ou sans formation suffisante, les laïcs qui le voudraient encore trop peu préparés, et nous ne pouvons lancer personne dans ce domaine difficile sans un minimum de formation.

Il faudrait que tous les Supérieurs majeurs soient convaincus qu'il s'agit d'une priorité absolue pour le Venezuela aujourd'hui et que, si on ne s'y engage pas, l'évangélisation restera une utopie lointaine. S'ils le comprennent, ils essaieront de décharger leurs frères de tâches purement administratives ou professionnelles, pour les engager vers ce qui doit être la tâche prioritaire. Mais il semble que cette hiérarchie des valeurs ne soit pas suffisamment claire, et qu'on préfère s'attacher aux oeuvres traditionnelles que de s'aventurer sur les chemins de la "nouvelle évangélisation".

#### UNE TÂCHE VRAIMENT EUDISTE.

Ce que je viens de dire, je l'ai fait parce que l'esprit fraternel nous invite à "rendre raison de notre espérance", et à partager ce que nous sommes et ce que nous avons. L'expérience d'autrui, accueillie dans la foi, peut tous nous enrichir. Personnellement j'ose affirmer que ce travail est aussi important, peut-être davantage, que la formation du clergé, surtout si nous savons nous intéresser aux besoins concrets de l'Église où nous sommes insérés. Affirmation audacieuse, sans doute, mais que je puise dans une réflexion sérieuse sur notre charisme. J'oserais même dire plus: je pense que dans ce domaine, nous Eudistes d'Amérique latine, nous trouvons une manière de renouveler et d'actualiser le ministère des séminaires.

Il me paraît évident que Jean Eudes, le missionnaire du coeur, l'homme de la miséricorde, ferait aujourd'hui d'autres choix. Plus que jamais nous avons besoin de bons pasteurs, surtout quand on sait que le sacerdoce n'est pas une construction historique de circonstance, mais répond à la volonté du Christ qui a voulu les médiations humaines, et à la nature même de l'Église. Jean Eudes ne pourrait ignorer le besoin urgent qu'a l'Église du Venezuela de prêtres nombreux et vraiment modelés à l'image du coeur du Christ Bon Pasteur.

Mais ce ne serait pas son unique orientation, devant une évangélisation qui est en telle crise que nous n'arrivons pas à en relever le défi. Le service que donne l'EFAVEC et d'autres initiatives semblables est bien peu: deux ou trois mille participants, ce n'est rien en face d'un pays de vingt millions d'habitants aux besoins indicibles: des réponses ponctuelles, limitées géographiquement. Il reste un immense terrain en friche où beaucoup de "bons ouvriers de l'Évangile" meurent avant de naître. L'urgence est la même qu'au XVIIe siècle, même si les données historiques sont différentes. C'est

pourquoi Jean Eudes enverrait certainement ses fils non seulement vers les séminaires et les missions populaires, mais aussi vers la formation permanente des ministres ordonnés ou non, et partout où il faut former des chrétiens dans le but d'évangéliser.

Ce n'est d'ailleurs pas une nouveauté. Nos Constitutions reconnaissent cette possibilité. Tout en gardant la formation des prêtres dans nos priorités, nous devons aussi être attentifs à la formation des religieux, religieuses, laïcs, missionnaires..., en élargissant l'idée de "séminaire" dans le sens de l'ecclésiologie actuelle: pépinière d'agents de pastorale, et en en tirant les conséquences: "Les eudistes s'engagent dans la formation et l'accompagnement des prêtres et des autres ouvriers de l'Évangile" (Cst nE 33); ils travaillent ainsi " à assurer la qualité du service pastoral dans l'Église" (Cst nE30).

On pourrait se demander:!' Cette exigence de formation de bons ouvriers laïcs se réfère-t-elle spécifiquement aux "ministères laïcs" ? ou embrasse-t-elle toute formation missionnaire ? La distinction n'a peut-être pas grande importance puisque, en bonne ecclésiologie, tout laïc est, de fait ou en puissance, un ministre de l'Évangile. Pourtant je pense que les exigences du charisme eudiste se réfèrent spécifiquement à la formation de laïcs appelés à un service pastoral déterminé, ceux que l'on pourra appeler agents de pastorale. Cela inclut de manière privilégiée les "ministres institués", mais sans limiter là les possibilités. Parce que dans nos communautés actuelles, il y a de très nombreux laïcs, qui, sans reconnaissance institutionnelle, exercent d'innombrables services pastoraux; les "ministères laïcs" sont une exigence pour la vie de l'Église, mais la réalité vénézuélienne paraît pas très favorable à leur éclosion. Tout en y poussant évêques et prêtres, nous ne pouvons attendre que cela change; serait condamner les nombreux laïcs qui, sans opter pour le ministère institué, demandent une formation pour assumer dans l'Église leur rôle actif..

Cela nous épargnera bien des tensions inutiles sur les questions de structures, toujours secondaires. La formation pour l'évangélisation peut se réaliser aussi bien dans un séminaire que dans une paroisse, dans une mission que dans une maison religieuse, dans une communauté de base en ville que dans un village. N'est pas eudiste de troisième catégorie celui qui travaille en paroisse ou en séminaire, alors que le "pur missionnaire" serait en première catégorie!

## LES ASSOCIÉS LAÏCS

Quel rôle jouent dans ce contexte les laïcs associés, expérience qui a précisément trouvé son premier élan dans la province du Venezuela? Je pense que les associés laïcs peuvent être à la fois l'avant-poste et la pierre de touche de notre engagement de formation missionnaire; d'une part ils prouvent que nous considérons sincèrement les laïcs comme membres de plein droit du peuple de Dieu. Ils prouvent d'autre part qu'en évangélisant les laïcs nous voulons aussi qu'ils nous évangélisent, et qu'ensemble nous partageons aux autres tout ce qui est nôtre: le charisme, la spiritualité, les oeuvres.

Avant tout, l'Associé laïc doit participer à notre charisme pour être de la famille; cela ne dépend pas de nous mais de l'Esprit qui répartit ses dons comme il le veut. C'est le Seigneur qui convoque et associe. Si un laïc possède ce charisme, nous ne pouvons l'écarter; mais nous ne pouvons pas plus accepter celui qui n'a pas ce charisme, même

s'il est très sympathique, même si c'est un ami personnel.

En second lieu, mais seulement en second lieu, vient la spiritualité, qui est comme une expérience de Dieu dans l'Esprit, dans la ligne du charisme. L'Associé s'efforcera plus de se laisser entraîner par l'Esprit que de connaître les grandes lignes de la spiritualité eudiste; c'est à nous de lui faire faire ce chemin d'intériorisation. Cela implique sa participation sérieuse à notre vie de prière, à nos études de spiritualité, mais aussi à la vie fraternelle, expression du charisme, car la spiritualité d'un institut religieux, ce n'est pas seulement sa prière ou les livres de son fondateur, c'est toute sa vie et d'abord les signes communautaires du Royaume. La mise en pratique doit toujours tenir compte de la vie concrète de chaque associé; on ne peut donner des recettes, et cela nous oblige à un grand respect de tous et de chacun. L'associé n'a pas à se mêler de l'organisation interne de la communauté; mais celle-ci ne peut prétendre que l'associé fasse des choses auxquelles il n'est pas appelé par sa vocation de laïc, comme d'assumer purement et simplement la vie de la communauté; le caractère de sa vie fraternelle, exigence commune à tous les chrétiens, doit garder sa spécification laïque et c'est seulement ainsi qu'il se sanctifiera; l'oublier serait revenir aux temps où l'on pensait que la seule sainteté était celle des religieux.

D'autre part il serait absurde de concevoir des groupes d'associés qui se réuniraient seulement pour étudier saint Jean Eudes sans participer, plus ou moins, à la vie communautaire et aux grâces qu'elle apporte. En bref ce qui est essentiel est que nous nous respections, que nous sachions nous aimer nous aider, et vivre intensément notre charisme, dans notre héritage spirituel, au service des oeuvres que l'Esprit Saint nous indiquera en temps opportun. Ainsi notre Congrégation deviendra une vraie parabole du Royaume.

En troisième lieu, les oeuvres. On dit parfois que les associés laïcs doivent collaborer à nos oeuvres, ce qui me paraît une vision étroite et le reflet d'une conception cléricale du ministère. Je pense qu'il ne s'agit pas de leur faire réaliser les mêmes oeuvres que nous, encore moins d'en faire des sortes d'auxiliaires à notre service. Ce qui importe, c'est que, avec ou sans nous, ils imprègnent leurs activités du charisme et de la spiritualité eudistes. Parfois ils participeront à nos oeuvres, parfois ce sera nous qui participerons aux leurs, parfois chacun aura ses propres activités, mais tous selon notre héritage qui est charisme, spiritualité, fraternité.. L'idéal serait que nous agissions ensemble, chacun selon sa spécificité de laïc ou de prêtre, et la fraternité nous y pousse, comme signe de vie. Mais jamais cela ne doit étouffer le charisme qui reste un don gratuit de l'Esprit.

Par ailleurs, de même que le prêtre eudiste doit exprimer son charisme dans toute sa vie, de même le laïc associé le vivra dans son apostolat, mais aussi au foyer, au club d'amis ou à la plage; le charisme, la spiritualité ne sont pas des vêtements qu'on met ou qu'on enlève; la grâce reçue est exigeante; on ne peut jouer avec elle.

De cette façon, les associés peuvent être pour la Congrégation un moyen idéal de s'ouvrir au laïcat, et contribuer à développer dans l'Église un juste sens de la vocation séculière, au moment où l'on constate une crise profonde des associations traditionnelles de laïcs. Ils peuvent être une injection de sève évangélisatrice qui nous

fait défaut, et la possibilité de former des missionnaires qui soient à leur tour des formateurs pour la mission, en nous permettant de dépasser la pauvreté de nos ressources. Bien plus, ils peuvent apporter à notre engagement de formateurs un meilleur sens de l'Église.

#### CONCLUSION: NOTRE CHARISME: FORMER LES ÉVANGÉLISTES.

Les Eudistes ont à fonder leur avenir en redécouvrant leur charisme. Je pense personnellement que le spécifique eudiste ne vient pas seulement de la "mission" qui est le charisme de tout baptisé; s'y ajoute le "comment". Ce qui nous est propre, ce que nous demande l'Esprit n'est pas seulement que nous soyons évangélistes-formateurs, mais formateurs d'évangélistes: la formation des évangélistes doit être notre manière propre d'évangéliser. Et si Dieu nous ouvre aujourd'hui de nouveaux domaines de formation, nous n'avons pas le droit d'hésiter.

Nous ne devons pas abandonner, sous aucun prétexte, ce qui est notre charisme propre. Et cela vaut aussi bien pour la spiritualité que pour les oeuvres, qui sont le fruit du charisme. C'est pourquoi notre effort de retour aux sources et de "rénovation adaptée", nous devons le faire en fidélité à notre vocation: être des évangélistes qui évangélisent en formant des évangélistes; Cela nous oblige à réviser les priorités de notre "projet pastoral provincial".

Nous n'oublions pas que c'est Jean Eudes qui a reçu le charisme, pas nous; nous, ses fils, nous ne participons à ce charisme que dans la mesure où nous restons fidèles à l'intuition originale qu'a semée en lui l'Esprit Saint, et à ses principes apostoliques. C'est cela le "retour aux sources". Eudistes d'aujourd'hui et de demain, nous ne sommes pas les inventeurs ni les sauveurs de la Congrégation, qui n'est pas née à Vatican II ou à Puebla; elle vient de loin, et ses racines s'enfoncent dans l'action historique de l'Esprit qui a engagé Jean Eudes sur des chemins suivis après lui par de nombreux eudistes. Il s'agit de suivre le Christ dans le style du Fondateur, sans prétendre changer de route sous prétexte que le vieux style de Jean Eudes n'est plus à la mode. Ce que nous demande l'Esprit, c'est de faire la "rénovation adaptée" sans brader la radicalité du charisme.

Cela veut dire que nous devons être en mesure de répondre à tous les défis de ce charisme: le travail missionnaire que nous menons dans les temps forts de l'année ne tiendra pas tant qu'il n'y aura pas des communautés chrétiennes dynamiques, des laïcs formés pour les animer, et des prêtres et religieuses pour occuper les avant-postes de la Mission permanente. C'est exactement ce que se proposait Jean Eudes en fondant notre petite Congrégation. Notre existence ne se justifie que dans cette ligne, et notre "kairos" durera ce que durera notre fidélité au charisme. C'est pourquoi nous devons lutter contre la tendance à nous installer dans la routine, en repoussant la nouveauté. On peut se demander parfois si réellement nous vivons l'esprit de Jean Eudes, si totalement missionnaire-formateur, et s'inquiéter de l'indifférence avec laquelle certains d'entre nous considèrent ce ministère si nécessaire qui est le nôtre.

La "nouvelle évangélisation" demandée par le Pape accentue encore l'urgence de se donner à cette tâche difficile. Son invitation à l'accomplir "avec une ardeur nouvelle, des

méthodes nouvelles, des expressions nouvelles" doit nous toucher profondément

Evidemment nos capacités d'Eudistes vénézuéliens sont faibles. Mais Dieu ne nous demande pas d'éblouir par l'abondance des richesses, Il nous demande de mettre généreusement notre pauvreté au service de son Règne. Et l'Esprit peut toucher les coeurs de nos frères des autres provinces, pour qu'elles nous aident comme au temps du "boom" des séminaires. Ce serait bon pour toute la Congrégation. Notre avenir comme Eudistes au Venezuela nous demande d'oublier l'avenir de la province pour penser seulement à l'avenir des hommes que Dieu met sur notre route. Ne perdons pas un temps précieux à nous préoccuper de manque de personnel; préoccupons-nous d'être fidèles à notre vocation. Laissons tomber les craintes pour être plus sensibles aux signes de Dieu, plus disponibles et pour marcher sur les chemins où l'Esprit nous donne rendez-vous. Pourvu que nous n'arrivions pas trop tard!

Ramon Rivas, eudiste

Caracas